

L'Amérique latine: perspective géolinguistique

PAUL TEYSSIER

UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE

L'Amérique latine – qu'il vaudrait mieux appeler l'Amérique ibérique – est l'ensemble des pays de langue espagnole et portugaise qui occupent ce continent de la Californie à la Terre de Feu. N'en font pas partie les Antilles de langue française, anglaise et hollandaise, ainsi que les trois «Guyanes» dénommées aujourd'hui Guyana, Suriname et Guyane française. Cette Amérique ibérique comprend dix-neuf pays de langue espagnole et un seul pays de langue portugaise: le Brésil. Le tableau suivant en indique les superficies et les populations (1):

	<i>Superficie</i> (en km ²)	<i>Population</i> (en millions)
<i>Pays de langue espagnole en dehors de l'Amérique du Sud</i>		
Mexique	1 967 183	93,67
Amérique Centrale (7 États)	522 760	32,73
Antilles de langue espagnole (Cuba, Porto-Rico, Rép. Dominicaine)	912 050	22,53
<i>Pays de langue espagnole en Amérique du Sud</i>		
Venezuela	912 050	21,84
Colombie	1 138 914	35,10
Équateur	283 561	11,46
Pérou	1 285 216	23,78
Bolivie	109 858	17,41
Chili	756 945	14,26
Paraguay	406 752	4,96
Uruguay	176 215	3,19
Argentine	2 766 889	34,59
Total pays langue espagnole	11 483 557	305,52
dont, pour l'Amérique du Sud:	8 825 123	156,59
<i>Pays de langue portugaise</i>		
Brésil	8 511 965	161,79

Sur la base de ces chiffres on peut évaluer le poids du Brésil dans l'ensemble des pays de langue ibérique (espagnol + portugais) d'une part pour l'Amérique du Sud seule, d'autre part pour le continent américain tout entier:

	<i>Superficie</i>	<i>Population</i>
Poids du Brésil		
dans l'Amérique du Sud ibérique	49,09%	50,81%
dans l'ensemble de l'Amérique ibérique	42,56%	34,62%

1. Nos chiffres proviennent de *L'état du monde, Annuaire économique et géopolitique mondial* (La Découverte, Paris), édition 1996.

Ainsi, par sa population (qui est du point de vue géolinguistique le plus important de ces deux paramètres) le Brésil représente à lui seul la moitié de l'Amérique du Sud et un peu plus du tiers de l'ensemble des pays ibériques du continent américain tout entier. Il pèse donc d'un poids énorme dans l'ensemble dont il fait partie. Et il est assez plaisant que tant de personnes dans le monde s'imaginent encore que toute l'Amérique latine est de langue espagnole. C'est ainsi, par exemple, que lors d'une enquête d'opinion publique réalisée en France il y a une vingtaine d'années, à la question «Quelle langue parle-t-on au Brésil?», 40% des personnes interrogées ont répondu: «l'espagnol».

Les origines de cette répartition

Tout a commencé par le traité de Tordesillas, signé le 7 juin 1494 entre la Castille et le Portugal. On était alors en train de vivre l'un des grands moments de la période des Découvertes. Les Portugais avaient exploré la côte africaine et Bartolomeu Dias avait doublé, en 1488, le cap de Bonne-Espérance. La route des Indes était donc désormais ouverte aux Portugais. Christophe Colomb, naviguant pour le compte de la reine Isabelle de Castille, avait débarqué en 1492 dans une île des Bahamas, découvrant ainsi, sans s'en douter, l'Amérique. Il était parti pour son second voyage en septembre 1493. Le traité de Tordesillas s'efforce alors de régler les problèmes qui ne manquaient pas de surgir entre l'Espagne et le Portugal dans la répartition des terres à découvrir. Il stipule qu'un méridien passant à 370 lieues à l'ouest de l'archipel du Cap-Vert divisera la terre de pôle à pôle: tout ce qui est situé à l'est de ce méridien sera portugais, et tout ce qui est situé à l'ouest sera espagnol. Or quand on trace ce méridien sur les cartes d'aujourd'hui, on constate qu'il traverse le Brésil entre l'embouchure de l'Amazone et le nord du Rio de la Plata. Il laisse ainsi à l'est toute la région côtière du Brésil, qui sera donc dans le domaine portugais.

Au moment où est signé le traité de Tordesillas (1494) le Brésil n'est pas encore découvert, du moins officiellement: il ne le sera qu'en 1500. Mais beaucoup d'historiens pensent que son existence était déjà connue du roi du Portugal, qui gardait secrète cette information, et que c'est afin que cette nouvelle terre tombe dans son domaine que ce roi avait insisté pour faire tracer le «méridien de Tordesillas» si loin vers l'ouest. Mais il était de toute façon fatal que les navires portugais, qui commençaient alors à naviguer dans l'Atlantique sud, arrivent au Brésil. Au sud de l'équateur les vents dominants soufflent en effet dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre, ce qui fait que les navires venant d'Europe et allant vers le cap de Bonne-Espérance devaient se laisser porter très loin vers l'ouest, effectuant une gigantesque boucle qui les ramenait ensuite vers le sud de l'Afrique. Au temps de la marine à voile, le Brésil était donc, paradoxalement, situé sur la route de l'Inde. Les Portugais, dont tous les efforts consistaient à gagner l'Inde par l'est, furent ainsi conduits à englober le Brésil dans leur domaine. Les Espagnols, au contraire, avaient avec Christophe Colomb opté pour l'autre solution, qui consistait à essayer de gagner l'Asie par l'ouest, à travers l'Atlantique. C'est la raison pour laquelle ils s'intéressaient

pour leur part aux territoires situés à l'ouest du méridien de Tordesillas.

Et c'est ainsi que le Brésil est devenu portugais, alors que tout le reste de l'Amérique du Sud est devenu espagnol. Pendant longtemps les Portugais ne se sont guère intéressés à ce Brésil peuplé de «sauvages» nus: tous leurs rêves les portaient vers l'Orient, vers l'Asie, vers l'Inde et ses merveilles. Mais leur avenir n'était pas en Asie: il était dans ce Brésil longtemps méprisé. Quand les mirages de l'Orient se furent effacés, les Portugais se sont tournés vers le Brésil, ils l'ont peuplé et colonisé. Bien plus, alors qu'au début ils n'en fréquentaient que les côtes, «accrochés comme des crabes le long du rivage» (2), les voilà qui bientôt explorent l'intérieur dit continent, jusqu'au lointain Pérou. Si bien que quand les frontières du pays furent définitivement fixées, le Brésil, qui était né du traité de Tordesillas, se trouva occuper une très vaste partie du continent sud-américain, bien au-delà des limites fixées initialement par ce traité. On peut donc désormais parler d'une Amérique portugaise distincte de l'Amérique espagnole.

Et voilà pourquoi aujourd'hui, dans l'ensemble latino-américain, le Brésil parle portugais alors que les autres pays parlent espagnol.

Cette opposition entre une Amérique latine de langue portugaise (le Brésil) et une autre de langue espagnole, va se manifester de multiples façons.

Morcellement de l'Amérique espagnole et unité du Brésil

Bien que l'accession à l'indépendance de ce qui était un ensemble de colonies relevant de la couronne d'Espagne et de celle du Portugal se soit produit à peu près en même temps – de 1808 à 1824 pour l'Amérique espagnole (à l'exception de Cuba et de Porto-Rico), et en 1822 pour le Brésil –, les résultats en furent bien différents. Du côté espagnol, malgré quelques essais de regroupements tels que la «République des États-Unis de Colombie» (Venezuela, Équateur, Nouvelle-Grenade) et la «République fédérale d'Amérique centrale» constituée en 1824 autour du Guatemala, on a vu surgir un grand nombre d'États. Au Brésil au contraire, malgré des essais de sécession comme celui qui allait provoquer la guerre civile des Farroupilhas (de 1835 à 1845) et la fondation, à la même époque, d'une éphémère «República Riograndense», l'unité de la nation fut finalement préservée. On eut donc d'un côté une balkanisation accentuée, de l'autre une cohésion massive. Un regard jeté sur une carte fait ressortir cette différence: le Brésil occupe en Amérique du Sud une position centrale, entouré de tous les États du continent à l'exception de l'Équateur et du Chili.

Les frontières du Brésil

Est-ce à dire que le Brésil soit ouvert sur tous les pays avec lesquels il a une frontière commune? Certes non, car les frontières politiques du Brésil ont été généralement tracées à travers des régions peu peuplées et ne sont traversées par aucune voie de communication importante. Une

2. Selon l'expression pittoresque de Fr. Vicente do Salvador, auteur d'une *História do Brasil* (1627).

seule exception notable: la région la plus méridionale, celle de l'État du Rio Grande do Sul, qui a une frontière commune avec l'Argentine et l'Uruguay. Le tracé de cette frontière a varié au cours du temps, depuis le traité de Madrid (1750) par lequel l'Espagne et le Portugal ont tenté de fixer les limites de leurs lointaines possessions d'Amérique. Toute cette zone a été le théâtre, surtout au début du XIX^e siècle, de guerres et d'incursions incessantes, et ne s'est stabilisée définitivement qu'à la fin du siècle. Il existe donc là une «frontière» véritable et vivante, à travers laquelle des peuples différents se sont en même temps affrontés et mêlés (3). Luso-Brésiliens et Hispano-Américains s'y sont à la fois combattus et influencés, en particulier du point de vue linguistique et culturel: on trouve des lusismes dans l'espagnol de l'Uruguay et des hispanismes dans le portugais du Rio Grande. On peut même dire que cette frontière de l'extrême sud est la seule porte d'entrée des influences hispaniques dans le portugais du Brésil. C'est ainsi, par exemple, que le vocabulaire relatif au cheval (et l'on sait que le Brésil, à l'exception du bassin amazonien, appartient comme les pays du Rio de la Plata à la «civilisation du cheval») est plein de termes hispano-américains qui sont arrivés à travers cette frontière, et ont aujourd'hui envahi tous les États du centre-sud jusqu'au Minas Gerais (4).

Mais on ne constate rien de tel dans tout le reste de l'immense frontière. Avec les autres pays dont il est le voisin immédiat le Brésil a eu pendant des siècles très peu de contacts réels. Jusqu'à l'âge de l'aviation il était plus facile, à partir de Rio de Janeiro, d'aller à Lisbonne, voire à Paris, qu'à Lima ou à Caracas. C'est seulement depuis quelques décennies que tout a changé.

Survivance ou disparition des langues amérindiennes

Une seconde différence concerne la survivance des langues amérindiennes. Dans de nombreux États de l'Amérique espagnole ces langues se sont perpétuées, à côté du castillan. Elles ont disparu, ou survivent seulement à l'état de résidus dans les Antilles, dans le Costa Rica, au Venezuela, au Chili, en Uruguay et en Argentine, mais partout ailleurs elles sont toujours bien vivantes, et certaines d'entre elles sont parlées par des millions de locuteurs, comme le *nahuatl* au Mexique, le *quechua* dans les pays andins et le *guarani* au Paraguay. Dans ce dernier pays le guarani a même, à côté de l'espagnol, le statut de langue nationale officielle. À côté de ces langues de grande diffusion on trouve une multitude de parlers divers. Dans certaines zones existent des locuteurs unilingues qui ignorent l'espagnol. Mais très souvent c'est le bilinguisme qui l'emporte (langue amérindienne + espagnol).

Au Brésil les langues amérindiennes ne survivent plus que comme des curiosités anthropologiques: partout règne le portugais. Mais à l'époque coloniale s'était généralisée, surtout dans la zone côtière, une koiné à base de *tupi-guarani*, un tupi-guarani simplifié et grammaticalisé par les jésuites. C'était la langue la plus usuelle à São Paulo vers la fin du XVII^e siècle, celle aussi qu'utilisaient les *bandeirantes*. On l'appelait *lingua geral* («langue générale»). Elle aurait peut-être pu devenir la langue commune du Brésil.

3. Voir Teyssier, Paul: «La *brasilidade* du Rio Grande do Sul vue par les intellectuels modernistes, ou le Brésil de la frontière», in *Actes du Colloque sur Unité et Diversité de l'Amérique latine* (15-18 septembre 1982), Université de Bordeaux III, s. d., vol. II, p. 183-205.

4. Voir Teyssier, Paul: «O vocabulário do cavalo no Brasil: observações sobre certas áreas lexicais», in *Atas do Simpósio sobre a Diversidade Lingüística no Brasil*, Universidade Federal da Bahia, Salvador, 1986, p. 22 sq.

Mais finalement c'est le portugais qui l'a emporté, grâce sans doute au concours de plusieurs causes: l'afflux de nombreux immigrants portugais, au XVIII^e siècle, dans la région des mines, les mesures prises par le marquis de Pombal, qui en 1757 et 1758 a interdit l'usage officiel de la *lingua geral* et imposé l'emploi exclusif du portugais, et enfin l'expulsion des jésuites en 1759 (5). Au début du XIX^e siècle le portugais est ainsi devenu l'unique langue du Brésil.

Civilisation urbaine et civilisation rurale

Dès le lendemain de la conquête, les Espagnols ont créé dans leurs possessions d'Amérique des cités conçues sur le modèle de celles d'Espagne: on a d'abord eu les capitales des deux vice-royautés initiales, Mexico pour la Nouvelle Espagne (1535) et Lima pour la Nouvelle Castille, puis, au XVIII^e siècle, Bogotá pour la Nouvelle Grenade (1717) et Buenos Aires pour le Rio de la Plata (1778). Des *audiencias*, à vocation judiciaire et administrative, ont également été fondées, non seulement dans ces quatre capitales, mais dans une série d'autres villes, comme Saint-Domingue, Guatemala, Guadalajara, Charcas, de même qu'au Chili. Ainsi s'est constitué, dans l'Amérique espagnole, tout un ensemble de cités, souvent situées à l'intérieur des terres. Ces villes remplissaient toutes les fonctions traditionnelles de leurs équivalentes européennes. C'étaient des centres d'autorité et de prestige dans les domaines politique, administratif, économique, religieux, culturel et linguistique.

Arrêtons-nous sur ce dernier point. Pendant la période coloniale, l'Amérique espagnole a vu surgir tout un réseau d'universités. Dès 1538 le collège des dominicains de Saint-Domingue est devenu, par une bulle du pape Paul III, l'université de Saint-Thomas d'Aquin, qui a joui de tous les privilèges de Salamanque et d'Alcalá de Henares. En 1540, dans la même ville, Charles Quint fonde l'université de Santiago de la Paz. En 1551, surgissent les universités de Mexico et de Lima. Puis ce furent celles de Bogotá (1580), de Quito (1586), de Cuzco (1598), de Charcas (1624), de Córdoba del Tucumán et de Huamanga (1677), de Guatemala (1687), de Caracas (1725), de La Havane (1728) et de Santiago du Chili (1738).

En même temps des imprimeries s'installent à Mexico (en 1535) et à Lima (en 1544). Pendant toute la période coloniale, 11652 volumes ont été imprimés à Mexico et 3948 à Lima (6). Des théâtres fonctionnent. Une vie littéraire se développe, où se distinguent des métis comme l'«Inca Garcilaso», fils du conquistador Garcilaso de la Vega et d'une princesse indienne, à côté de créoles (descendants d'Espagnols établis en Amérique) comme la poétesse mexicaine Juana Inés de la Cruz (1651-1695).

Au Brésil le tableau est bien différent (7). Les villes, pendant la période coloniale, sont situées sur la côte, comme Salvador de Bahia, Recife, Rio de Janeiro, ou à proximité immédiate de cette côte, comme São Paulo. C'est seulement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle qu'apparaissent dans les zones de l'intérieur, à cause des mines, des villes véritables, comme Vila Rica. À la fin de la période coloniale, Salvador, l'ancienne capitale, et Rio de Janeiro, la nouvelle, avaient chacune environ 100000 habitants, mais leur rôle culturel était minime. Il n'existait aucune université au Brésil: les

5. Voir Cunha, Celso: «Linguagem e condição social no Brasil», in *Revista de Letras da Universidade Federal do Ceará*, vol. I, n° 3, p. 55 sq., en particulier p. 72-73.

6. Selon José Toribio Medina, voir Cunha, Celso, dans l'article cité à la note précédente, p. 62.

7. Pour toute cette partie nous nous inspirons de Cunha, Celso, article cité à la n. 5, p. 63 eq.

établissements d'enseignement les plus développés étaient les collèges des jésuites. Pour l'enseignement universitaire, les jeunes Brésiliens devaient se rendre à Coimbra. Il n'existait non plus aucune imprimerie dans le pays: c'est seulement en 1808 qu'un atelier typographique y fonctionna pour la première fois quand, à l'arrivée du futur Jean VI, qui fuyait le Portugal envahi par les troupes françaises, Rio de Janeiro devint la capitale de la monarchie de Bragance.

Ainsi les villes brésiliennes, pendant la période coloniale, étaient surtout concentrées sur la côte, et si elles jouaient un rôle politique, administratif, religieux etc., elles n'avaient pratiquement aucun rayonnement culturel ni linguistique. Le Brésil était un vaste pays rural. Les élites sociales étaient constituées par des propriétaires terriens qui vivaient dispersés dans leurs *fazendas* et leurs *engenhos*, et ne se rendaient dans les villes que le dimanche, à l'occasion des fêtes religieuses, ou pour y traiter certaines affaires. Les écrivains que l'on retient sont soit des Portugais ayant séjourné au Brésil, comme le P. Antônio Vieira (1608-1697), soit des Luso-Brésiliens comme Gregório de Matos (1633-1696) dont l'œuvre ne fut d'ailleurs pas imprimée de son temps. Cette situation ne se modifia que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, quand apparut dans le Minas Gerais une véritable civilisation urbaine. C'est seulement là, précisément, qu'une littérature originale se développe, avec une école poétique où s'est en particulier distingué Tomás Antônio Gonzaga (1744-1810).

Ainsi, pendant toute la période coloniale, les villes brésiliennes n'ont exercé, sauf à l'extrême fin et dans la seule région des mines, aucun rayonnement culturel, et par conséquent linguistique. Elles n'ont donc d'aucune façon pu créer, soit en relayant les courants venus d'Europe, soit en créant une norme linguistique propre, une langue de culture brésilienne et l'imposer autour d'elles. Il en allait tout autrement dans l'Amérique espagnole. La conséquence est que l'espagnol d'Amérique n'a jamais cessé de recevoir, à travers les villes et par leur rayonnement, le modèle linguistique venu d'Europe, alors que le portugais du Brésil a été longtemps coupé de ses racines européennes. Il s'est ainsi trouvé plus éloigné du portugais européen que l'espagnol d'Amérique ne l'est de celui d'Espagne.

Espagnol et portugais d'Amérique

Au lendemain des indépendances les traits essentiels de l'espagnol d'Amérique et du portugais brésilien sont déjà fixés. On observe d'abord, dans les deux aires linguistiques qui nous occupent, de très grandes différences de registres entre la langue des classes supérieures cultivées et celle des masses populaires, souvent analphabètes.

L'espagnol s'est éloigné du pur castillan d'Espagne. Mais beaucoup des traits particuliers qu'il présente se retrouvent dans tel ou tel parler espagnol d'Europe (8). L'un des principaux est le *seseo*, général dans toute l'Amérique espagnole: on appelle ainsi, comme on sait, la perte de l'opposition phonologique entre *s* et *z*, ex. *caza* («chasse») prononcé comme *casa* («maison»). Or ce *seseo* est une des particularités de la phonétique andalouse. Beaucoup d'autres traits phonétiques qui, sans être

8. Voir García de Diego, Vicente: *Manual de Dialectología española*, Madrid, 1946, p. 321-322.

généraux, caractérisent certaines régions d'Amérique, sont également des provincialismes en Espagne, par exemple le *yeísmo*, dominant au Mexique et très fréquent ailleurs (*Il* réalisé comme un *yod*, ex. *calle* prononcé *caye*), ou la transformation de *s* implusif en une simple aspiration, comme en Estrémadure ou en Andalousie (ex. *dehpuéh* pour *después*). Ainsi la phonétique hispano-américaine apparaît souvent comme un prolongement de celle d'Espagne. On pourrait faire des observations analogues pour le vocabulaire et la morphosyntaxe, bien qu'on trouve là une assez grande quantité d'américanismes originaux. L'un des plus caractéristiques est le *voseo*, fréquent en Amérique centrale et dans la région du Rio de la Plata, qui consiste à employer comme pronoms personnels «de familiarité» *vos* au singulier (au lieu de *tu*) et *ustedes* au pluriel (au lieu de *vosotros*).

Au Brésil la situation est bien différente. Dans le cours du *xvi^e*, du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle la prononciation du portugais d'Europe et celle du portugais du Brésil se sont considérablement éloignées l'une de l'autre. Au lendemain de l'indépendance du Brésil elles s'opposent sur plusieurs points d'une façon importante. Le phénomène le plus lourd de conséquences concerne les voyelles prétoniques: celles-ci se sont «réduites» au Portugal: *a* a pris un timbre central et fermé (un peu comme dans la première syllabe de l'anglais *cathedral*), ex. *bater* («battre»), alors qu'il est resté ouvert au Brésil. De même le *o* prétonique est devenu au Portugal identique à *u*, ex. *morar* («habiter») prononcé *murar* au Portugal alors que le Brésil dit toujours *môrar* (avec *o* fermé). Pour le *e* prétonique l'évolution a été encore plus grave: cette voyelle est devenue au Portugal un phonème central extrêmement bref, qui est aujourd'hui pratiquement inaudible, ex. *chegar* («arriver») prononcé presque *ch'gar*, alors qu'au Brésil on dit *chêgar* avec un *e* fermé parfaitement clair (9).

Beaucoup d'autres «déviation» entre la prononciation du Brésil et celle du Portugal pourraient être citées ici, sans qu'il soit souvent possible de dire chaque fois lequel des deux pays est conservateur et lequel est innovateur. Beaucoup d'entre elles n'intéressent au Brésil que certaines aires plus ou moins étendues. Ainsi les *s* implusifs y sont en général des dentales pures, ex. *distar* («être éloigné»), sauf dans la région de Rio de Janeiro où l'on dit «*dichtar*», comme au Portugal. On pourrait aussi citer d'autres innovations brésiliennes, qui ont éloigné la prononciation de ce pays de celle du Portugal, et qui sont plus ou moins accentuées selon les régions et les classes sociales, comme la palatalisation des groupes *ti* et *di*, ex. *tio* («oncle») et *dia* («jour») prononcés presque *tchiu* et *djia*, ou la vocalisation de *l* implusif, ex. *faltar* («manquer») prononcé «*fawtar*». Ces derniers traits sont spécifiquement brésiliens et tout à fait étrangers à la phonétique du Portugal.

Des «brésilianismes» analogues se rencontrent en morphosyntaxe et dans le vocabulaire. Le portugais brésilien est un grand emprunteur et créateur de mots. Mais nous retiendrons surtout une particularité qui constitue un thème favori, presque une idée fixe, chez les grammairiens brésiliens et portugais du siècle dernier: la place des pronoms personnels atones. Dans les propositions principales positives les pronoms atones sont au Portugal placés *après* le verbe dont ils dépendent, ex. *via-me* («il me voyait»), alors qu'au Brésil la tendance est de les placer *avant* le même verbe: *me via*.

9. Pour une analyse contrastive de la phonétique brésilienne par rapport à celle du Portugal, voir Teyssier, Paul, *Manuel de langue portugaise, Portugal-B Brésil*, Klincksieck, Paris, 1984, p. 17-40.

Pendant longtemps les écrivains brésiliens se sont efforcés de respecter cette règle. Mais aujourd'hui la plupart d'entre eux se laissent aller à la pente naturelle de la langue et disent *me via* comme dans la conversation spontanée.

Les différences qui séparent la langue du Brésil de celle du Portugal sont au total plus grandes que celles qui séparent le pur castillan d'Espagne de celui de l'Amérique espagnole. Et voilà bien le résultat de la situation que nous avons analysée plus haut. Isolé dans les replis d'un vaste pays rural, le portugais du Brésil a «dérivé» au cours des siècles coloniaux beaucoup plus que ne l'a fait l'espagnol dans ses territoires américains, où régnait une civilisation urbaine plus favorable au maintien de la langue.

Mais une autre constatation s'impose: cette «dérive» a paradoxalement rapproché le portugais du Brésil de l'espagnol américain. Cela apparaît avec évidence pour la phonétique. Grâce au maintien des voyelles prétoniques en portugais brésilien, complété par le *seseo* hispano-américain, le brésilien *merecer* («mériter») s'identifie immédiatement au verbe espagnol homographe. Un locuteur hispano-américain comprendra immédiatement ce mot en l'entendant prononcer par un Brésilien, alors que la réduction des voyelles prétoniques dans la prononciation du Portugal («*m'r'cer*») rendra pour lui le même mot très opaque. De même la place des pronoms personnels atones lui permet d'identifier *me via* («il me voyait») à l'espagnol correspondant *me veía* beaucoup plus facilement que ne le fait le portugais européen *via-me*. On pourrait citer d'autres exemples: ainsi les adjectifs possessifs portugais sont souvent, au Brésil, employés sans articles, ex. «*meu livro*» («mon livre») au lieu de «*o meu livro*», qui est aujourd'hui l'unique construction admise au Portugal (sauf dans quelques expressions traditionnelles): sur ce point encore le locuteur hispano-américain (qui dit «*mi libro*») se trouve en terrain familier dans le portugais du Brésil.

Mais pour comprendre toutes les conséquences de cette situation, il convient d'examiner l'évolution des langues dans l'Amérique latine au XIX^e et au XX^e siècle, jusqu'à l'époque contemporaine.

Le XIX^e et le XX^e siècle

Dans l'immense territoire de l'Amérique hispanophone l'évolution des nations issues des indépendances s'est opérée de façons très diverses. Les élites cultivées ont continué à pratiquer un espagnol qui, comme on l'a vu, est au total fort proche du castillan européen. Mais les masses populaires, souvent analphabètes, ont fait subir à cette langue des distorsions de plus en plus graves. D'autre part une abondante immigration d'origine européenne, en particulier italienne, est venue renforcer l'élément «latin» de la population, surtout en Argentine et en Uruguay. Ailleurs les langues indiennes, comme on l'a vu, sont restées vivantes, mais avec un statut inférieur à celui de l'espagnol, sauf au Paraguay. Et n'oublions pas l'ARENA («Accord de libre-échange nord-américain»), auquel le Mexique a déjà adhéré, et qui a pour ambition de contribuer au développement de ce pays, et des

autres qui se joindront à lui, en les intégrant dans la mouvance des États-Unis et du Canada.

Un phénomène très important est intervenu un peu partout dans le cours du XIX^e et du XX^e siècle: l'urbanisation. Les villes ont grossi jusqu'à atteindre des dimensions parfois inquiétantes. Mexico est aujourd'hui une énorme mégalopole, l'une des plus grandes du monde. Buenos Aires, Santiago du Chili, Bogotá, Caracas sont elles aussi de très grandes villes. Cette situation a certains effets très négatifs: les masses humaines qui affluent dans ces centres ont des conditions de vie déplorables. Mais en même temps les fonctions proprement «urbaines» de ces villes dans le domaine de la culture peuvent s'exercer beaucoup mieux qu'autrefois, surtout si l'on tient compte du développement des moyens de communication de masse. Tout est donc en place pour que ces pôles urbains deviennent des centres de rayonnement linguistique.

La même évolution s'observe au Brésil. Une énorme immigration d'origine européenne (italienne, allemande, slave, etc.) est venue augmenter, surtout à São Paulo et dans les États du Sud, l'élément primitif luso-brésilien. L'industrialisation s'est développée à partir de 1914. Une dépression se produisit pendant les années 1930-1940, mais la progression a repris après 1940. Les différences régionales restent malgré tout très grandes. À côté de l'État de São Paulo, qui connaît un haut degré de développement, le Nordeste fait figure de pays sous-développé. Et l'urbanisation a connu la même explosion que dans l'Amérique hispanophone: l'aire métropolitaine de São Paulo compte, selon les dernières estimations, 15 millions et demi d'habitants. Celle de Rio de Janeiro en aurait pour sa part 9 millions et demi. Et la plupart des États les plus peuplés ont des capitales qui dépassent le million. C'est le cas, en particulier, de Porto Alegre (Rio Grande do Sul), Belo Horizonte (Minas Gerais), Salvador (Bahia) et Recife (Pernambouc). Ajoutons que la création de la nouvelle capitale fédérale de Brasília est une façon de proclamer que le développement du Brésil doit s'éloigner de la côte où il s'était surtout concentré, et atteindre les *sertões* de l'intérieur.

Ainsi se trouve inversé le mouvement de l'histoire. Le Brésil n'est plus aujourd'hui le vaste pays rural de l'époque coloniale. Il a accédé à la civilisation urbaine. Et les principaux centres de ce nouveau Brésil peuvent exercer pleinement toutes leurs fonctions de villes, en particulier la fonction culturelle et linguistique. Avec trois siècles de retard sur l'Amérique espagnole, le Brésil indépendant a créé tout un réseau d'universités. Au XIX^e siècle ont été fondées les facultés de Droit de São Paulo (en 1827) et de Recife. Mais c'est au XX^e siècle qu'on a vu naître les universités fédérales, à raison d'une par État, ainsi que de nombreuses universités de statuts divers, comme par exemple celle de São Paulo, qui dépend directement de l'État du même nom. Imprimerie, moyens de communications de masses, transports aériens, tout s'est multiplié. Enfin, depuis l'«Exposition d'Art Moderne» organisée à São Paulo en 1922, le Brésil a répudié toute allégeance culturelle envers l'Europe en général et le Portugal et particulier. Il revendique le droit d'avoir sa culture propre et de pratiquer une langue qui, tout en étant toujours le portugais, ait ses particularités (la «variante brésilienne de la langue portugaise», selon l'expression en usage chez beaucoup de linguistes). Un siècle après l'indépendance politique est ainsi

proclamée l'indépendance culturelle du pays. Et une brillante littérature est venue confirmer cette maturité.

Les conditions sont donc réunies pour que le Brésil, grâce au rayonnement de ses centres urbains, développe une forme de portugais qui intègre certaines des transformations réalisées antérieurement et pratique une norme particulière. Or en 1964 avait été créé, dans le domaine de la langue espagnole, le *Proyecto de Estudio Coordinado de la Norma Lingüística Culta de las Principales Ciudades de Iberoamérica y de la Península Ibérica*. Il s'agit d'effectuer, dans huit des principales cités de l'Amérique hispanophone – Bogotá, Buenos Aires, Caracas, La Havane, Lima, Mexico, San Juan de Porto Rico et Santiago du Chili –, ainsi qu'à Madrid, des enquêtes linguistiques permettant de définir la «norme linguistique cultivée» (*norma lingüística culta*). L'adjectif *culta* est ici important. L'idée sur laquelle repose tout le projet est en effet que la dialectologie latino-américaine doit être désormais verticale plutôt qu'horizontale. Il ne s'agit pas seulement de déterminer les aires géographiques entre lesquelles se distribuent les phénomènes du langage, mais d'étudier leurs stratifications sociologiques. Dans une même zone urbaine coexistent en effet des niveaux de langage très divers: au sommet les élites intellectuelles, à la base la masse analphabète, avec entre les deux de nombreux niveaux intermédiaires. Une telle enquête n'avait jamais été faite jusqu'à ce jour. Or c'est par ce moyen qu'on pourra sans doute déterminer les traits principaux de la norme linguistique pratiquée par les élites, qui ne peut manquer de devenir, grâce au rayonnement des villes et à leur prestige, la base de la langue commune.

Le Brésil a donc décidé, en 1968, d'adhérer à ce projet (10). Cinq villes ont été choisies, qui doivent répondre aux deux conditions suivantes: avoir plus d'un siècle d'âge et compter plus d'un million d'habitants. Ces villes sont Porto Alegre, São Paulo, Rio de Janeiro, Salvador et Recife. Belo Horizonte a été exclu, car quoique elle ait plus d'un million d'habitants, cette ville existe depuis moins d'un siècle. Le travail de récolte des données a ensuite commencé, selon les méthodes habituelles dans les enquêtes linguistiques, et on a pu entreprendre leur dépouillement. Quand ce travail sera terminé, on possèdera une image assez précise du portugais du Brésil tel qu'il est parlé par les habitants «cultivés» des grandes villes, ce qui permettra d'en induire la «norme» linguistique du Brésil telle qu'elle est en train de se construire.

Cette norme intégrera bien entendu les «déviations» principales subies par le portugais brésilien par rapport à celui d'Europe. Ces déviations apparaissent aujourd'hui comme définitives, ce qui évidemment ne manque pas d'attrister tous ceux qui sont attachés à l'unité de la langue portugaise. Mais il est impossible de revenir en arrière. On le voit bien quand on constate les énormes difficultés qui s'opposent à la complète unification de l'orthographe entre les deux pays. Mais ces mêmes déviations rapprochent le portugais brésilien de l'espagnol d'Amérique, comme on l'a vu tout à l'heure à propos de certains phénomènes particuliers (prononciation des voyelles prétoniques, place des pronoms personnels atones, emploi des possessifs sans article). Il se crée donc un espace linguistique latino-américain organisé autour des deux langues romanes importées d'Europe.

10. Sur ce projet, qui est connu au Brésil comme le projet NURC («*Norma Urbana Culta*»), on a aujourd'hui un certain nombre d'études, en particulier celles d'Ataliba de Castilho, Dino Preti, Dinah Callou, etc. Voir entre autres Callou, Dinah, et Marques, Maria Helena Duarte «Os estudos dialectológicos no Brasil e o projecto de estudo da norma lingüística culta», in *Littera, Revista para professor de português e de literaturas de língua portuguesa*, Grifo, Rio de Janeiro, 3e année (1973), n° 8 (mai-août), p. 100-111.

Indépendamment de la *Romania Vetus* qui perpétue en Europe, à travers plusieurs langues et dialectes, le latin originel, existe désormais sur le continent américain, dans la *Romania Nova* issue de la colonisation, un ensemble où les deux langues ibériques restent très proches l'une de l'autre – plus proches qu'elles ne le sont sans doute dans Péninsule –, ce qui crée des conditions très favorables aux influences réciproques et même, dans de certaines limites, à l'intercompréhension.

PAUL TEYSSIER